

Une petite garnison originale : Palmyre

Paul Devautour

(Paul Devautour est l'oncle de Jacques Devautour (Bx 59))

La ville des palmiers, Palmyre, ancienne capitale de la reine Zénobie est malheureusement à la une des médias en raison du vandalisme qu'elle subit en Syrie. J. Devautour nous adresse le texte d'un article rédigé par son oncle Paul Devautour, alors en garnison à Palmyre en 1935.

Paul Devautour, né en 1908, fils aîné d'une famille de militaires (son père est commandant), intègre Saint-Cyr en 1927 – promotion Gallieni. De sa longue carrière, nous retenons une affectation de 1933-1935 en Syrie (homs-Alep), il est capitaine en Alsace de 1936-1939, puis à la 1^{re} division polonaise de Chasseurs de Varsovie (1939-1940. Après un internement de six mois en Suisse, Paul Devautour participe aux campagnes dans le 6^e RTA de 1942 à 1945, en particulier en Tunisie, en Italie et le débarquement en Provence. En 1945, il est Chef de bataillon à l'École d'État-Major de Paris, puis lieutenant-colonel, il sert en France dans différentes unités avant de devenir Directeur des Cours d'histoire au Corps Spécial de la garnison de Paris de 1962 à 1969. De très nombreuses décorations (Officier de la Légion d'honneur, Médaille coloniale, etc.) témoignent de la richesse de la longue carrière de Paul Devautour. Signalons également ses talents pour la peinture, ainsi l'article que nous présentons bénéficie des aquarelles réalisées au cours de son affectation en Syrie.

*Extrait de la rédaction de la carrière militaire rédigée par Mme Nicole Devautour
(Note de la rédaction J.-M. Damas)*

Elles n'ont pas manqué les petites garnisons originales du temps où le pavillon français déployait ses couleurs, non seulement « de Dunkerque à Tamanrasset » mais aussi jusqu'à Kamechelié (ou Quamichliyé, en Syrie), Brazzaville, Djibouti, Diego-Suarez, Pondichéry et Hanoi... Vers les années trente, peu d'entre-elles cependant ne pouvaient surpasser le pittoresque et l'étrangeté de celle de Palmyre, en raison du caractère spécial des unités très différentes qui la composaient, de l'extraordinaire beauté du décor et du fabuleux passé de cette oasis syrienne, tache verdoyante de palmiers et de grenadiers à la pointe Nord de l'immense désert fauve d'Arabie.

Sous l'autorité du Commandant d'armes, la plupart du temps celle du plus ancien des capitaines, trois unités cohabitaient en cette garnison perdue : une compagnie méhariste formant Corps, une compagnie montée de la Légion, à savoir la 16^e Cie montée, du 4^e bataillon formant Corps du 1^{er} Étranger d'infanterie, une escadrille d'aviation ; ensemble très diversifié comme on le voit. Les aviateurs et les légionnaires occupaient deux postes fortifiés au Nord-Est de l'agglomération, tandis que les méharistes avaient conservé le vieux bordj situé près de l'antique temple de Bêl (ou Baal) et de l'une des sources de l'oasis.

La compagnie méhariste a pour mission la surveillance et la police du désert, où, suivant le cycle des saisons, tourne la ronde des tribus bédouines, à la recherche de pâturages,



La garnison de Palmyre (Aquarelle de P. Devautour 1935).

Rouallah, Faouaras, Hasséné, Maoualis, Haddidyn, Sbad, etc. Elle partage cette tâche avec la compagnie méhariste de Dmeïr, près de Damas et avec une autre à Deir Ez Zor, localité située à 200 km au N-E de Palmyre, sur l'Euphrate ; d'où les qualificatifs attribués à ces unités par des esprits caustiques, « méharistes de trottoir » (ceux de Dmeïr), « méhariste d'eau douce » (ceux de Deir), « méharistes de cinéma » (ceux de Palmyre) ; car, après la pacification, les metteurs en scène trouvent là un site idéal pour les films orientalistes et de merveilleux figurants aux uniformes et aux équipements typiquement

arabes. Qu'on en juge : silhouette élancée, cheveux longs tressés en deux nattes tombant sur chaque épaule, légère barbe de Christ, yeux fardés au khol, contre la poussière et le vent de sable, ce qui donne à tort à ces hommes une allure quelque peu équivoque, « keffiyé » blanc ou « pieds de poule » noirs ou rouges, coiffure bizarre maintenue par la double couronne de l'« aghal » noir en poil de chameau tressé. Par-dessus la classique gandourah kaki clair bordée d'une ganse rouge, le méhariste boucle les équipements dits « sahariens », en cuir rouge, bardés de cartouches apparentes et barrés en travers de



Aquarelles de Paul Devautour.

la poitrine par la baïonnette du mousqueton ; poignard bédouin au ceinturon. Large séroual de drap l'hiver, de toile l'été ; double burnous rouge et blanc des spahis. Pas de chaussures, les pieds sont nus dans d'élégantes sandales sans attaches et astucieusement maintenus par le gros orteil.

Le harnachement des méharas est somptueux. Si la selle, recouverte d'une peau de mouton, est d'allure moins raffinée que la « rahla » des Touareg du Sahara, le tapis de selle sur qui elle repose est particulièrement riche, multicolore, agrémentée de longues et larges pendeloques recouvertes de coquillages blancs. L'ensemble est noir, rouge et violet, avec des touches de blanc et de jaune (le très beau film « Laurence d'Arabie » montre d'authentiques équipages de chameliers bédouins).

La compagnie est organisée à quatre forts pelotons, armés de mousquetons, fusils-mitrailleurs et mitrailleuses. Trois sont généralement en mission au désert, le quatrième, à tour de rôle, au repos à Palmyre.

Le recrutement est à la base d'engagés volontaires autochtones des tribus, dont beaucoup venues de l'Arabie Saoudite, beaux mercenaires, très fiers de servir sous le drapeau français, auxquels s'ajoutent aussi les fellah de l'oasis et quelques Maghrébins détachés des régiments de tirailleurs d'Afrique du Nord. La discipline est très stricte sur la tenue, le bon état des armes, le compte exact des cartouches, les marques extérieures de respect, la ponctualité, etc., mais se teinte des rapports à la fois déferents et familiers du bédouin à l'égard de son chef et seigneur, en l'occurrence le lieutenant de peloton à qui il fait sa cour le soir auprès du feu en préparant le thé ou le café amer, bu sans sucre, avec cérémonie. Alors les « tobols » ronflent en sourdine, la double flûte en roseau nasille et le meilleur artiste fait grincer l'« arababa », le primitif violon arabe à une seule corde. Au repos, les méharistes vivent, en dehors des heures de service, soit en famille, soit, pour les

célibataires, en location chez l'habitant dans le village, ce qui amène parfois quelques drames domestiques dont certains ont tourné à la tragédie.



La danse du mouchoir (Aquarelle P. Devautour).

La compagnie de Légion est rattachée à l'unique bataillon de cette subdivision d'armes installé à Homs. Elle est organisée en principe sur le type classique des compagnies montées avec un mulet pour deux hommes. En fait les animaux sont assez nombreux pour en doter la totalité de l'effectif disponible de la compagnie, après le maintien au poste d'une garnison réduite, susceptible d'en assurer la garde et la défense soit une quarantaine d'hommes, aptes à servir les mitrailleuses des deux blockhaus qui flanquent le réseau de barbelés, les mortiers, le canon de 75, les matériels de transmission, le groupe électrogène. Un peloton d'auto-mitrailleuses, dites « du désert » cohabite avec elle. Un adjudant-chef commande cette étrange unité, où le matériel est composé de gros véhicules de tourisme sans blindage, qui ne peuvent engager réglementairement le

combat au-dessous de 1 200 m. la mission principale est la protection du pipe-line d'Irak aboutissant à Tripoli et celle des camps de pompage. Les deux lieutenants et l'adjudant-chef alternent ainsi avec leurs pelotons, hiver comme été. L'été est particulièrement ardent malgré la fraîcheur de la nuit, presque glaciale parfois. Le vent de sable sévit trop souvent, interdisant quand il atteint son paroxysme toute alimentation saine, souillant l'eau à peine tirée des puits ; or elle est déjà abominable cette eau, magnésienne à souhait, pimentée de sable et de crottes de chameaux et les mulets, animaux cependant durs à la peine et merveilleusement rustiques, boudent à l'absorber.

L'hiver est froid, pluvieux ; le vent qui s'engouffre vers l'Est, depuis le trouée de Homs est dur et violent. Le désert se transforme en lac de boue quand les montagnes sans tapis végétal, déchargent brutalement en plaine de véritables marées qui débouchent en trombes écumeuses hors de talwegs où une verdure éphémère et parsemée apparaîtra au printemps, époque charmante et bucolique de l'agnelage et des transhumances, que bénissent les Bédouins émergeant transis de l'hivernage. Le recrutement de la compagnie est celui, habituel, de la Légion d'alors : beaucoup d'Allemands avec leurs qualités de propreté, discipline, fidélité, quelques Italiens, peu de Slaves, de rares Français camouflés en Suisses et Belges, mais aussi des Suisses et Belges authentiques et parmi les Français d'anciens Chasseurs des bataillons d'Afrique ? « joyeux » assagis, rengagés à la Légion et parfaitement tranquilles, tel le robuste caporal Lafontaine qui, de temps à temps reçoit l'ordre de couper ses pattes... ou le clairon Marcel, tatoué jusqu'aux yeux. D'ailleurs les « montées » sont une élite de vieux soldats. À Palmyre s'y mêlent toutefois quelques fortes têtes expédiées de Homs par le chef de bataillon ; Prises dans l'ambiance, elles ne se manifestent pas hors les ivrogneries habituelles des jours et lendemains de prêts ; Le brave

aumônier, vieux jésuite de la mission latine de Homs, âme particulièrement candide, exprime son ravissement quand il vient au poste (rarement du reste), devant l'édifiant spectacle d'une petite cohorte de légionnaires admirablement pieux, se confessant, communiant, etc. Certains sont luthériens ou orthodoxes mais n'en soufflent pas mot... Le but de la manœuvre est d'accéder à la collation et aux bouteilles de vin blanc dont s'est muni le bon père pour ses ouailles les plus méritantes. Au poste personne n'est dupe, sauf lui, qu'on se garde bien de désenchanter.

L'encadrement est composé de sous-officiers anciens, la plupart Allemands ou Russes, ex-adversaires de 1916-1917 sur le front oriental et qui se racontent mutuellement leurs campagnes en toute sérénité. Ils connaissent à fond leur métier et l'exercent avec aisance et bonne humeur. L'adjudant, encore jeune, remarquable d'autorité et d'efficacité est Suisse. Les passages au poste d'officier en mission sont nombreux et le métier de chef de popote n'est pas de tout repos. Le carré des officiers offre son hospitalité le soir autour d'un « espace vert » (comme ont dit maintenant et avec excès), constitué des seules plantes susceptibles, après de multiples expériences malheureuses, de supporter le climat excessif de Palmyre. Ce sont de hautes et larges graminées, très coriaces à la chaleur, appelées « barbe de prophète » ou « bonnet à poil ». Au centre du dit, s'offre un bassin, insolite en ses lieux, où cohabitent poissons rouges et grenouilles dans un équilibre « écologique » instable, troublé de temps à temps par la voracité d'une affreuse cigogne au plumage sale et aux indiscretes déjections. Le croassement intermittents des grenouilles, surgissant brusquement au milieu des conversations, laisse parfois le visiteur non initié qui croit à la blague d'un farceur.

Les aviateurs représentent la fraction la plus métropolitaine de la garnison. L'escadrille comprend quelques officiers et un grand nombre de sous-officiers, pilotes et mécaniciens, aidés d'un personnel de base, les « rampants », engagés ou appelés, Français et Nord-Africains, de tenue trop négligée en regard de la stricte rigueur des légionnaires et méharistes. Le poste de l'escadrille est le plus avancé dans la hamada. Ses hangars s'ouvrent sur un terrain immense, plat et balisé. Les avions sont des Potez-type TOE, primitifs et inconfortables, bien différents des mirobolantes mécaniques actuelles, mais très adaptés à l'environnement. Les missions concernent la surveillance du désert, des tribus et nomadisation et la liaison avec les détachements méharistes, ou autres, en cours de marche ou de stationnement : et bien entendu, le cas échéant, le bombardement, mitraillage d'un ennemi éventuel. Leur grand ennemi est le vent d'ouest. Ce fut un jour de colère, celui où le capitaine, montant au poste, aperçut trois de ses appareils « en

pylône » sur le terrain, au milieu des tourbillons de poussière. Les officiers méharistes ont conservé la vieille popote dont parle Dorgelès dans son ouvrage « *La caravane sans chameaux* ».

Les officiers de la Légion et ceux de l'aviation prennent leurs repas à la popote de la compagnie montée. Ce n'est pas une noce de campagne. Ils ne sont généralement que trois ou quatre convives, davantage quand les capitaines (mariés) sont conviés ou s'invitent. De plus, le douanier, homme d'un certain âge, est un commensal habituel quand il n'est pas en tournée. C'est un personnage extraordinaire, dont les aventures mériteraient une relation à part. Fils d'un importateur de café parisien, ex-sous-officier d'infanterie, grièvement blessé en chargeant à la baïonnette au cours de Grande Guerre, puis lieutenant d'aviation, il rallie la Syrie après de multiples et mystérieuses randonnées en Amérique du Sud, où il a séjourné après démobilisation. Scrupuleusement honnête, dans un pays où les fraudes et « combines » sont monnaie courante ; il a été déplacé plusieurs fois après des différents tumultueux avec voleurs, rôdeurs et contrebandiers, car les coups de fusil échangés ont troublé la quiétude et les mauvaises habitudes de quelques hauts fonctionnaires de la République syrienne (sous mandat français). Palmyre où il a définitivement échoué, est un poste de douane important, surtout à l'époque de la transhumance ; superbement équipé et bardé d'escopettes, on l'appelle « *le trappeur d'Arkansas* », il part en chasse avec ses hommes coiffés du talpatk turc et armé jusqu'aux dents, dans une vieille Ford. Sa conversation est toujours intéressante et pleine d'histoires rocambolesques, à la grande joie de ses jeunes auditeurs. Ses ennemis sont nombreux. Son poste, à l'orée du désert est barricadé la nuit, les armes chargées à portée de main, il faut montrer patte blanche pour que choit la « chevillette »...

Hors service, Palmyre (en arabe *Tadmor*), offre alors à ses garnisons toute la splendeur d'un paysage unique hanté par les souvenirs d'une prestigieuse histoire. Les ruines, patiemment dégagées par de sympathiques architectes-archéologues français, d'opinions avancées comme il se doit, présentent l'ossature grandiose de la Cité-État araméenne : le temple du Dieu Bêl aux assises cyclopéennes, l'Arc de Triomphe et l'immense colonnade de l'allée centrale, le théâtre, le charmant petit temple, si athénien d'allure consacré à Baalshamin (le maître des cieux), situé face à « l'hôtel Zénobie », l'hôtel et vraiment peu fréquenté hôtel, tenu par la belle comtesse d'A..., à la vie singulière et qui fit beaucoup parler d'elle avant de mourir tragiquement au Maroc.

On raconte aussi dans le petit milieu des archéologues présents de temps à autre à Palmyre, l'histoire suivante : l'un deux, philologue éminent, connaissant à fond les langues

orientales perdues, tombe en arrêt au cours d'une visite aux tombeaux, sur une large inscription d'allure laborieuse et maladroite, grossièrement gravée au couteau sur toute une face du sépulcre. Il travaille d'arrache-pied durant plusieurs heures et revient en déclarant : « *J'ai trouvé, voici la traduction : moi, chef respecté des fils d'Odeinat, etc., etc.* ». Un camarade retourne avec lui le lendemain et après quelques minutes s'écrit, idiot ! Moi je lis « *c'est du 150 au jus* ». Banal et nostalgique dévouement de traditionnelle vulgarité d'un soldat Français de l'escadrille. *Se non e vero.*

Le spectacle de la ville morte est particulièrement impressionnant aux soirées d'automne, quand les vents de sable ont définitivement disparu. L'air est d'une pureté de cristal, les lointains sont nets et précis jusqu'à cent à deux cent kilomètres, avec leurs montagnes roses aux profils aigus et les poches violettes de leurs ravinelements. Suivant la qualité et les caprices de l'éclairage, les ruines, avec leurs ombres démesurément allongées, apparaissent alors d'un rouge soutenu, ou bien d'un doré très chaud et parfois, apparition diaphane et irréelle d'une délicate teinte rosée, comme si chaque colonne, tel une vasque d'albâtre, enfermait une flamme légère.

Si le peloton de méharistes rentre alors de mission, avec ses grands sloughis racés cheminant au milieu des longues jambes des chameaux, au rythme monotone d'une mélodie barbare, chantée par les méharistes et scandée par les tobols, alors la féerie est parfaite. Moments rares et de plus réservés à de rares spectateurs que les privilégiés apprécient. « *Ah, nous en avons de la chance* ». La plupart sont morts, les uns foudroyés en service aérien, les autres tombés face à l'ennemi, non pas du reste dans le désert de Palmyre, alors calme et pacifié, mais dans les grandes hécatombes de la deuxième Guerre Mondiale. Qu'est devenu aussi le petit cimetière, près du bordj des méharistes, où reposaient officiers et soldats tués au cours des combats qui suivirent, au désert, la guerre de 1914-1918 ? Parmi eux une jeune femme assassinée, la compagne d'un officier méhariste, tragique histoire que l'excellent colonel Malcor a racontée, celle de Laure, la « *roumia* », en l'enjolivant beaucoup dans son petit livre titré avec un tantinet d'outrance ; « *Mais oui, des héros...* ».

C'est sur cette note mélancolique que le lecteur nous permettra de terminer l'évocation, très incomplète, d'une petite garnison française de « *l'armée de papa* », allante, rustique et gaie, Armée plus différente des savantes cohortes sophistiquées de notre temps, qu'elle ne l'était de celle, non pas de Zénobie et d'Aurélien tout de même, mais de celle de Bugeaud, voire de Montcalm...

Article déjà publié dans la Revue Automobile Club des Officiers (ACO)